

**LE DOCTEUR PAUL VOIVENEL
DE CAPOULET-ET-JUNAC,
UNE VIE DANS LE XX^e SIÈCLE**
Yvette Lacassin



*Bronze du docteur Paul Voivenel placé au monument aux morts l'« Héraklès archer »
situé à Toulouse et dédié aux sportifs morts au cours de la Grande Guerre.*

Paul, Louis, Joseph, Marie Voivenel¹ naît le 24 septembre 1880 à Séméac (Hautes-Pyrénées). Son père, Louis Voivenel, est alors capitaine de gendarmerie à Tarbes et sa première femme étant décédée sans lui donner de descendance, il épouse en 1875, en secondes noces, Zélie Elisabeth Liautaud, de 20 ans sa cadette.

¹ Les archives personnelles de Paul Voivenel situées au musée de Capoulet-et-Junac et ses nombreux écrits, ses relations locales constituent les sources de ce texte.

Quelques mois après la naissance de Paul, la mère et l'enfant contractent une grave affection pulmonaire. Alors que l'état de l'enfant s'améliore, celui de la mère s'aggrave et elle s'éteint le 19 février 1882, à l'âge de 28 ans. Paul n'a que 18 mois.

Le 30 septembre 1885, son père se marie pour la troisième fois, avec Catherine Dupont, une rentière âgée de 48 ans. Il décède l'année suivante, le 30 décembre, probablement de la tuberculose.

Ainsi, Paul Voivenel débute-t-il sa vie : orphelin de mère à 18 mois et de père à 6 ans.

Il poursuit ses études primaires et secondaires à Tarbes, et, à l'âge de 15 ans, il tombe gravement malade. Miraculeusement remis, il pratique alors le sport et intègre l'équipe de rugby de Tarbes (sport que l'on nomme alors « Barette »).

Vers 16 ans, il découvre avec sa famille maternelle les Alpes de Haute-Provence et apprécie son oncle, Julien Liautaud, qui termine ses études de médecine à Paris. Peut-être est-ce la raison qui lui fera choisir son orientation après son baccalauréat en 1898, car cette année-là, il s'inscrit à la Faculté des Sciences de Toulouse, en médecine. Le service militaire fait, il reprend ses études en 1902 et il épouse le 11 août 1903, Marie-Louise Teulière, originaire de Capoulet-et-Junac (Ariège), commune de son « village natal » selon son expression, village qu'il adoptera.

N'ayant pas abandonné son sport favori (le rugby), il intègre l'équipe du Stade Olympien des Étudiants de Toulouse comme pilier. Après une carrière de joueur, il deviendra dirigeant.

En 1913, mobilisé pour de grandes manœuvres du 257^e RAC, il sauve la vie de l'attaché militaire allemand Von Winterfeld, victime d'un accident d'automobile. Il l'opère dans une maison, à Grisolles (Tarn-et-Garonne)² et trois mois plus tard il reçoit la Légion d'honneur de la France puis la cravate de Commandeur de la couronne de Prusse, décoration qu'il renverra en 1914 au gouvernement allemand.

Lorsque la guerre de 1914-1918 éclate, il est incorporé comme médecin à la 67^e division de réserve. Avec son ambulance 15/6, il effectuera quatre ans en première ligne. Il sera décoré de la Croix de guerre, officier de la Légion d'honneur et termine médecin major, expert auprès des conseils de guerre.

Démobilisé en 1919, il réintègre son cabinet à Toulouse. Médecin reconnu, il fait partie des notables toulousains et avec des amis des arts et des lettres, il crée la publication *L'Archer*. Il écrit beaucoup, des livres et de nombreux articles, est un critique littéraire et un conférencier, ayant de nombreuses activités culturelles.

² Lestrade Cécile, *Un médecin et son époque : vie et œuvre du docteur Paul Voivenel (1880-1975)*, Toulouse, thèse d'État de docteur en médecine, 1998.

Maire de Capoulet-et-Junac en 1935, lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate il reprend du service avec le grade de lieutenant-colonel, mais, mis à la retraite, il prend la responsabilité, bénévolement, du centre neuropsychiatrique régional à Toulouse.

Le 28 décembre 1944, Marie-Louise, sa femme, s'éteint à Capoulet-et-Junac et deux ans plus tard, il reprend sa profession de médecin libéral, gardant ses interventions auprès des services publics.

Il fait la rencontre, à Paris, de France Micoulau, artiste peintre qu'il épousera en 1949. Elle deviendra maire de Capoulet-et-Junac en 1953. Il poursuit ses chroniques dans la presse écrite et à la radio jusqu'en 1963.

Le 14 mai 1965, il est élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur dont il reçoit les insignes des mains du grand chancelier, le général Catroux. Âgé de 83 ans, il se retire dans sa « petite maison » à Capoulet-et-Junac.

En 1969 sa femme décède. Il met fin à ses multiples activités et passe alors son temps dans son village et sa bibliothèque : il reçoit beaucoup et consacre ses dimanches au stade de rugby de la Condamine à Foix. Terminant sa vie à l'hôpital de Pamiers (Ariège) le 9 juin 1975, à l'âge de 95 ans, il est inhumé dans son village d'adoption.

Paul Voivenel est un personnage complexe et il se définit lui-même comme « Homo multiplex ». Il a mené de front toutes ses activités sportives, joueur puis dirigeant, de médecine, neuropsychiatre, écrivain, conférencier, homme de radio, maire : « Être heureux, c'est n'avoir pas le temps ». Avant tout, c'est un homme debout et droit qui vit pleinement, profitant de tous les instants. Il dira de lui « Deux mots résumant ma conduite : CARPE DIEM ! Cueille le jour, l'instant, agis, sans regretter le passé, ni gémir sur l'avenir. »

Paul Voivenel, le médecin : un des précurseurs de la neuropsychiatrie

« Je soigne l'âme avant de soigner le corps ». Pour lui, un des plus beaux mythes de l'humanité est celui de la boîte de Pandore : tous les maux s'envolent pour retomber sur l'humanité, mais il reste, au fond, l'espérance. « On ne doit jamais laisser tomber le couperet d'un pronostic sans espoir, le miracle est toujours possible » : c'est certainement la leçon qu'il a retenue à 15 ans lorsque, tombé malade, il apprend fortuitement le diagnostic réservé de son médecin. Cette leçon, il l'appliquera sa vie durant : un soir, il est appelé auprès d'une jeune fille atteinte d'une hémoptysie qu'il réussit à arrêter. Il est rappelé deux heures plus tard car l'état de la jeune fille s'est aggravé. Attendant sa mort, il s'occupe et soudain, devant un nouveau flot de sang, il dit « chic, ça va, tous ces caillots que tu rends bloquent tes bronches ; tu les dégages ; j'espère que tu vas en rendre d'autres ». Elle fut guérie.

Paul Voivenel « fait » médecine, probablement influencé par son oncle, Julien Liautaud. Il intègre la Faculté des Sciences en 1898 et est tout d'abord attiré par la chirurgie. Mais il choisit rapidement la psychiatrie parce qu'il doit subvenir à ses besoins depuis la mort de sa belle-mère qui lui attribuait une rente annuelle de 1 000 francs. Mais aussi, parce qu'entre les cours à la faculté, les stages dans les hôpitaux de l'Hôtel Dieu et de la Grave et les cours particuliers, il est bientôt surmené. Ses yeux commencent à le trahir : il voit « des mouches noires » et a peur de perdre la vue.

Il travaille dans le service du professeur Rémond à la Grave et devient rapidement chef de clinique. Il soutient sa thèse « Littérature et folie » au sous-titre explicite « Étude psychologique du génie littéraire », qui obtiendra la médaille d'or et le grand prix de thèse à la faculté de Toulouse. Il installe son cabinet à Toulouse, rue de la Fonderie. Médecin de réserve lors de la Grande Guerre, placé en première ligne, il est le témoin direct de ce qu'éprouve le poilu dans ce déchaînement de violence et relate dans ses livres *Le courage* (1917), *La psychologie du soldat* (1918), *Le cafard* (1918), *La guerre des gaz* (1919), les traumatismes des soldats durant le conflit.

En tant qu'expert psychiatre auprès des conseils de guerre, il explique, lors des désertions de 1917, les atteintes psychiques (hémorragie de la sensibilité désignée en médecine « Syndrome de Paul Voivenel ») et sauve nombre de poilus traumatisés du peloton d'exécution.

Démobilisé en 1919, il est à la tête du centre de neuropsychiatrie régional jusqu'à sa fermeture en 1921. Puis, dans son cabinet médical, il soigne les névrosés de guerre, les anxieux, ceux qui ont du mal à se réadapter à la vie civile. À la suite d'un incendie, en 1922, il déménage rue de la Dalbade, louant un vaste appartement dans un hôtel particulier. Il est aussi « médecin d'administration » à la Compagnie du Midi et consultant à la maison de santé de Saint-Cyprien en sa qualité de « neurologue ».

En 1939, mobilisé comme médecin lieutenant-colonel, il organise le centre de neuropsychiatrie de la 17^e région. En décembre de la même année, il crée le centre médico-légal interrégional des 16^e, 17^e et 18^e régions (Toulouse, Montpellier, Bordeaux). Atteint par la limite d'âge, il est démobilisé en août 1940 mais il obtient bénévolement la responsabilité commune du centre neuropsychiatrique (C. N. P.) régional pendant la guerre et jusqu'à sa liquidation en 1946.

Il continue alors, après le décès de sa femme en décembre 1944, d'exercer dans son cabinet de la rue de la Dalbade jusqu'en 1963. Cette année-là, à l'âge de 83 ans il fait alors valoir ses droits à la retraite et se retire dans son village de Capoulet-et-Junac.

Paul Voivenel, l'expérience de la guerre



*Le militaire Paul Voivenel,
photographie datant probablement des années 1914-1920.
© Musée Paul Voivenel, Capoulet-et-Junac.*

« Elle m'aura définitivement m16-116é ». Paul Voivenel a 34 ans lorsque la guerre éclate. Incorporé en tant que médecin de réserve à la 67^e division de réserve, il doit faire 18 mois ; il fera quatre ans en 1^{ère} ligne. La guerre de position succède à la guerre de mouvement et les soldats s'enterrent, creusent des tranchées. Un armement nouveau fait son apparition (grenades, mortiers, gaz, lance-flammes...). Pendant plus d'un an la 67^e division s'établit dans la Meuse, dans le secteur de Vaux, près de Verdun : à l'horreur des tranchées s'ajoutent les atrocités des combats sanglants dans les attaques aussi inutiles que meurtrières. Les positions sont disposées le long d'une petite vallée, « La Sélouze ». En février 1916, sa division est engagée à Verdun. Le 10 mars, il ne reste que 200 combattants sur un effectif de 2 000. Son régiment, le 211^e régiment d'infanterie, est dissout en avril 1916 et le 6^e bataillon de Paul Voivenel est versé au 220^e R. I.

Voivenel est proposé pour un poste de tout repos « à l'intérieur », proposition qu'il refuse pour rester dans sa division, ne voulant pas laisser ses « hommes ». En première ligne, il relate dans ses cahiers *Avec la 67^e division de réserve* tout ce qu'il voit. C'est un journal de guerre unique, pris chaque jour avec une simplicité qui lui donne une valeur singulière. Il forme la documentation probablement la plus précieuse de la guerre 1914-1918. Voivenel réagit en soldat, en médecin, en psychiatre et étudie les atteintes psychiques dues aux traumatismes de la Grande Guerre.

En mai 1917, il souligne la nécessité d'ambulances spécialisées dans le traitement des gazés : les médecins et les infirmiers doivent bénéficier d'une formation spéciale. Il préconise une médecine d'urgence avec des équipes constituées comme le sont les équipes chirurgicales. Son projet est accepté et il prend la tête d'une des premières ambulances gazières, dites « Z », de la III^e armée. Il retrace ses souvenirs dans son livre *La guerre des gaz – journal d'une ambulance Z*.

Démobilisé en 1919, il regagne aussitôt Toulouse où il continue de soigner ses anciens camarades.

« La guerre et l'humanité sont deux choses qui jurent d'être accolées. La guerre est inhumaine dans son essence, dans son but, dans ses moyens. De loin on fait de beaux discours et de superbes descriptions. Ça se termine par : Mourir pour la patrie. C'est le sort le plus beau. Le plus digne d'envie. De près, c'est ignoble ! C'est affreux la guerre ! Ça ne se codifie pas ; ou, du moins, ça ne se codifie qu'en temps de paix. Ça se fait, ça se gagne ou ça se perd » dira Paul Voivenel.

Paul Voivenel, l'écrivain



L'écrivain à son bureau. © Musée Paul Voivenel, Capoulet-et-Junac.

L'œuvre du docteur Paul Voivenel se compose d'une quarantaine de livres dont certains se sont vus attribuer de prestigieux prix littéraires comme *Avec la 67^e division de réserve*. L'Académie française lui décerne le prix Montyon 1939, doublant pour cet ouvrage la valeur du prix. En 1960, il obtient le Grand Prix Broquette de l'Académie française puis, en 1962, le Grand prix du dirigeant sportif, en 1963, le Stylo d'or des écrivains sportifs et en 1964, le Prix Clémence Izaure.

Certains livres sont autobiographiques : *Le médecin devant la douleur et devant la mort* (1934) ; *La courbe* (1955) ; *Le toubib* (1956) ; *In Hoc Signo* (1959) ; *Avec la 67^e division de réserve* (4 volumes de 1933 à 1938) ; d'autres sont philosophiques : *Grains de mil de Campagnou* (1964), *Sagesse de la vie* (1962) (maximes et boutades sur de nombreux sujets tels la vie, la mort, les femmes, l'amour, la justice des hommes, etc ...) ; d'autres encore dans lesquels il étudie et explique les atteintes psychiques ; *Le courage* (1917) ; *Le cafard* (1918) ; *La psychologie du soldat* (1918) ; *Les Belles-Mères Tragiques* (1927) ; *La Chasteté Perverse* (1928), etc...

Le seul livre qu'il publie pour être vendu est *Mon beau rugby* (1962). Les autres sont publiés à compte d'auteur. Il les offre à qui bon lui semble. L'argent n'a que peu d'importance dans sa vie.

Il ne considère pas ses livres comme de la littérature mais comme un exutoire, un besoin nécessaire : « J'écris à toute allure, sans une rature, sans un repentir. Par là même, je n'ai jamais fait de littérature si ce n'est pour me "délivrer" de mon tempérament anxieux et du vide... j'ai horreur du vide ».

Paul Voivenel, le journaliste

Paul Voivenel commence par écrire des articles sur le sport dans le quotidien *la Dépêche de Toulouse*³ et dans le bihebdomadaire *Les Sports du Midi*. Il devient chroniqueur au début du siècle, à la revue littéraire *Mercur de France* grâce à son ami Rémi de Gourmont, écrivain qui deviendra son patient, puis au quotidien *Le Figaro* dans les « Causeries médicales ». Il tiendra une chronique littéraire dans la revue médicale *Le Journal des Praticiens* et dans d'autres journaux de la même profession.

Il écrit sous les pseudonymes suivants : « Phusis », « Le Gui » et « Quassia d'Amara ». Dans *La Dépêche du Midi*, les lecteurs connaissent bien « Campagnou », « rustre à la logique paysanne qui dans ses "propos" hebdomadaires se moque ouvertement des petits ou gros travers de ses concitoyens... »⁴

Et les lecteurs de *Midi-Olympique* attendent chaque semaine ses commentaires sur les matches de rugby, discours fleuris, coups de gueule et émotions. Il signe sous le pseudonyme de « La Sélouze » du nom d'une vallée de Lacroix-sur-Meuse (Meuse) qui l'a profondément marqué au cours de la Grande Guerre, de juillet à septembre 1915.

En 1925 le « groupe de Vingt », amis érudits dont fait partie Paul Voivenel, se constitue à Toulouse et il crée la revue *L'Archer*, en l'honneur de Bourdelle, revue mensuelle de littérature et d'art qui paraîtra de février 1929 à 1940. Il est directeur

³ *La Dépêche* interdite de publication pour faits de collaboration au cours de la Seconde Guerre mondiale paraît à nouveau en 1947 sous le nom de *La Dépêche du Midi*.

⁴ Lestrade Cécile, *Un médecin et son époque : vie et œuvre du docteur Paul Voivenel (1880-1975)*, Toulouse, thèse d'État de docteur en médecine, 1998, p. 86.

de la publication. *L'Archer* sera remplacé de janvier à mai 1942 par *L'Héraklès*⁵.

Il ne cessera pas durant sa vie d'écrire de nombreux articles dans la presse quotidienne généraliste et sportive.

Paul Voivenel le conférencier



*Le conférencier accompagné du verre de vin.
© musée Paul Voivenel, Capoulet-et-Junac.*

Son entrée dans le domaine des conférences résulte d'un « accident ». Il existait à Toulouse « Les jeudis littéraires » au théâtre des Variétés où, à l'entracte, une personnalité venait traiter pendant une heure d'un sujet se rapportant à la pièce jouée. À l'automne 1913, deux amis toulousains lui demandent de remplacer au pied levé le docteur Philippou, malade. La pièce au programme est « Le duel de chacun », œuvre de Lavedan, éternelle lutte entre l'instinct et le devoir. Cédant aux demandes de ses amis, il arrive sur scène terrorisé. Debout face à son auditoire, il se lance dans la littérature et les sciences savamment dosées et mêlées avec beaucoup d'adresse, d'humour et de précision. Il charme son public qui l'ovationne.

Voivenel intervient dans toutes les grandes villes de France et à l'étranger, en Suisse, au Maroc, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Hollande... Ses conférences ont beaucoup de succès car debout, sans notes, sauf avec quelques points de repère sur un carton, il intéresse avec des phrases courtes et surprend avec sa voix rauque.

5 Data.bnf.fr

« Chaque phrase est une touche, à la manière des impressionnistes, c'est-à-dire riche de vibrations colorées. Quant à sa palette de couleurs éclatantes, elles font penser à un feu d'artifice où les fusées éclairent notre nuit intellectuelle ». Il apaise ainsi le conflit qui existe alors entre Capoulet et Junac : « Il y a, sur les bords d'un torrent sur une rive, Junac et l'autre un autre village, Capoulet. Or il advint que les deux clochers formant une commune dont je fus le maire n'étaient pas d'accord ». Il réunit ses amis des deux camps pour leur tenir ce langage « Je comprends d'autant moins vos querelles fratricides que nos deux villages sont l'un, le ventricule gauche, l'autre, le ventricule droit d'un même cœur, dont le Videssos [la rivière] est l'aorte qui féconde nos terres et nous donne la vie ». Cela fit plus d'effet chez les frères ennemis que tous les discours sur la concorde.

Il devient « le conférencier au verre de vin » car en mars 1947, à l'occasion d'une intervention sur « le vin et l'esprit », il estima qu'avec un tel sujet, il ne pouvait pas accepter sur la table le « verre d'eau insipide et microbien ». La reine des étudiants lui servit une « Carthagène » de l'Aude, dont l'action fut inspiratrice. Depuis, il exigea toujours le verre de vin et chaque ville de France et de l'étranger se piqua d'émulation pour lui enlever le trac avec le meilleur de ses crus. « Le vin : une source d'inspiration pour les poètes, les littérateurs... et les conférenciers ».

Paul Voivenel donne sa dernière conférence à Toulouse en 1954, après plus de 40 ans d'exercice oratoire.

Paul Voivenel, homme de radio

Après la Libération, le directeur de « Radio Toulouse », Jean Bentaberry, lui propose une émission hebdomadaire sous le titre « A bâtons rompus ». Ses causeries, très écoutées, et ayant des fidèles au loin, lui valent d'entendre souvent quand il mange au restaurant, le maître d'hôtel lui dire « excusez-moi, vous êtes bien, monsieur, le docteur Paul Voivenel ; je vous ai reconnu à votre voix ».

Voici quelques mots de sa première émission : « ... Me voici ! “A bâtons rompus”. Je n'ai pas choisi le titre, je l'ai accepté car il correspond à ma manière. Je suis trop mêlé à la vie pour ne pas détester les canulars ! ».

Il ne cherche pas à étendre son audience. Ainsi lorsque Gabriel Delaunay, directeur de la Radio française, lui propose une importante émission, il décline l'offre. Son interlocuteur sourit en disant « C'est la première fois que je vois quelqu'un refuser une telle offre ».

Et, parlant de Campagnou, il précise : « Ce personnage ne me quitte jamais, parle sans périphrases ; j'aime d'ailleurs les phases claires et courtes et j'ajuste le mot au corps de l'idée. Connaître, concevoir, s'exprimer s'engendrent directement ».

Cette émission dura jusqu'en 1965, où, à 85 ans, Voivenel profita d'un changement d'horaire pour donner sa démission car il ne voulait pas abandonner sans raison.

Paul Voivenel et Bourdelle

Comment ne pas parler d'Antoine Bourdelle lorsqu'on écrit sur Paul Voivenel ? La rencontre est insolite : Paul Voivenel veut un monument aux sports pour sa ville de Toulouse afin d'honorer les sportifs tombés au champ d'honneur et notamment les 574 rugbymen. Il aime les œuvres de Bourdelle et pense que l'« Héraclès archer », statue célèbre depuis sa présentation au salon de la Société Nationale des Beaux-Arts en 1910, conviendrait parfaitement à la symbolisation du sport.

Il va donc à Paris et, sans avoir été invité, rend visite à Antoine Bourdelle, au 6 avenue du Maine. Le maître consent à le voir et, au bout de 10 minutes de conversation, ils se parlent en « patois ». Paul Voivenel est invité à déjeuner. Bourdelle accepte le projet du monument et Voivenel insiste pour que le sculpteur réalise et ajoute le médaillon d'Alfred Mayssonné, en buste, rugbysman du Stade toulousain tombé en septembre 1914 au combat. Le monument est inauguré le 19 avril 1925 à Toulouse.



Sculpture « Héraclès archer » du monument aux morts dédié aux sportifs morts au cours de la Grande Guerre.

Ainsi débute une amitié qui ne faillira pas jusqu'à la mort du maître en 1929. Le choix du nom de la revue *L'Archer* fait référence à la statue d'Antoine Bourdelle. Tout le monde connaît Bourdelle le grand sculpteur. Voivenel a vu le petit pâtre qu'il était enfant, l'homme fin lettré et le poète.

Voici quelques vers extraits du « Poème du sculpteur », par Antoine Bourdelle
« Enfant du sol sacré, comprendre la nature ;
Tailler le bois rustique à l'ombre du coteau ;
Parfaire une musette avec le bon couteau,
Simple pâtre vivant de laitage et d'eau pure,
Aimant moins les mortels que mon petit troupeau ;
Et, le soir, enroule dans mes grossières toiles,
A travers les grands bois, la ronce, et le genêt,
Conduire mes moutons sous le toit de galets
Et m'endormir, ayant sur mon front les étoiles
Et le rocher poli pour austère chevet ; »
« Creuser mon dernier lit dans une grande pierre,
Sans simulacre vain, sans futile flambeau,
Et dire, agenouillé sur le bord du tombeau :
Terre, reçois ton fils et reprends ta poussière.
La tombe aura pour moi la douceur du berceau. »

L'amitié dure après la mort du maître. Voivenel participe aux réunions annuelles qui réunissent tous les 1^{er} octobre les amis sur la tombe de Bourdelle. Puis, devenu maire de Capoulet-et-Junac en 1935, il veut ériger un monument aux morts pour son village. Il ira voir la veuve de Bourdelle qui lui laissera le choix dans l'atelier du maître et lui offrira les sculptures choisies. Le monument sera érigé avec comme sculpture, « La Guerre ou Figures Hurlantes », et inauguré le 17 novembre 1935 par le maréchal Pétain, première cérémonie d'inauguration radiodiffusée dans la France entière par Radio Toulouse.



Monument aux morts de Capoulet-et-Junac. ©, Région Occitanie - Jean-François Peiré

Paul Voivenel, l'amour du rugby

Lorsque Paul Voivenel tombe malade à l'âge de 15 ans, il entend le médecin dire à sa marâtre que l'adolescent est perdu. Il refuse net ce diagnostic et décide de guérir. La maladie est vaincue. Lorsqu'il reprend le chemin du lycée, pour s'endurcir, il s'inscrit à la société de gymnastique tarbaise « La Bigourdane », pratique la barre fixe et les altères et découvre le rugby alors dénommé « la Barette ». Il est désormais persuadé que lorsque l'être humain refuse la mort, il est capable de se guérir par lui-même. Pilier, il intègre l'équipe du lycée, « La Pyrénéenne ». Le rugby sera sa passion toute sa vie.

Arrivé pour ses études dans la ville rose, il joue comme pilier de mêlée dans l'équipe du Stade Olympien des Étudiants de Toulouse (SOET), club réunissant les étudiants en droit et en médecine. Il est en équipe première puis en équipe seconde comme capitaine. Les Toulousains le connaissent grâce au rugby qui s'est beaucoup développé dans les années d'avant-guerre. Le Stade toulousain naît en 1907 de la fusion entre le SOET et le VETO sport (équipe composée d'étudiants vétérinaires). Les matches se déroulent alors sur « la prairie des filtres ». Il faut planter les poteaux et tracer les lignes à la craie, puis tout démonter le match terminé.

Lorsqu'il devient trop petit pour accueillir le public, de plus en plus nombreux, l'endroit est abandonné pour un nouveau stade situé aux « Ponts Jumeaux ». Ce stade construit grâce à une souscription, est le premier à posséder une tribune. De joueur, Paul Voivenel devient dirigeant, représentant son club au « comité du Sud » et se fait élire à l'unanimité président du nouveau « comité des Pyrénées ». Il deviendra plus tard président d'honneur de la Fédération française de rugby (FFR). De nombreuses équipes françaises et étrangères lui rendront hommage ainsi que l'Ariège qui créera la coupe France-Paul-Voivenel.

Sa passion pour le rugby à XV se fera au détriment du rugby à XIII. En effet, le rugby à XV était très violent dans les années 1930 et les joueurs portaient jouer au rugby à XIII. Les dirigeants du XV souhaitaient arrêter cette hémorragie alors que le régime de Vichy voulait bannir le professionnalisme dans le sport français. Aussi, avec l'aide de dirigeants comme Borotra, Pascot, Ginesty, Haon et Voivenel, le gouvernement d'alors interdit en 1940 le rugby à XIII.

Mais grâce à ses amitiés avec Bourdelle, l'« Héraklès archer » trône à Toulouse, dédié à tous les sportifs tombés au champ d'honneur. Et les lecteurs de *la Dépêche du Midi*, ceux de *Midi Olympique* après la Seconde Guerre mondiale apprécieront les articles publiés sous les signatures « Campagnou » et « La Sélouze ».

Il écrira toujours le mot Rugby avec un R majuscule et sa maxime la plus célèbre sur ce sport est la suivante : « En rugby, le futur est toujours un conditionnel ».

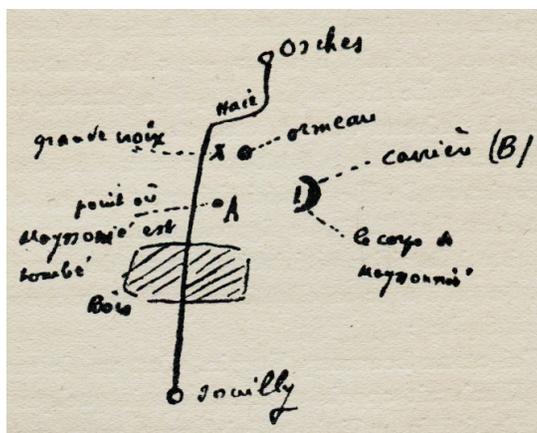
Paul Voivenel et l'amitié

Pétain : Les soldats de la Grande Guerre reconnaissent en Philippe Pétain, alors général de division, le souci d'économiser leurs vies, d'éviter les tueries.

Il est connu pour avoir organisé la « Voie sacrée » en février 1916, lors de la bataille de Verdun, assurant le ravitaillement des soldats, l'évacuation des blessés, les relèves des combattants... Il devient le « vainqueur de Verdun », bénéficiant d'une grande popularité à la fin du conflit par son comportement humain comparé notamment au général Nivelle et à ses offensives à outrance qui font de nombreux morts et sont à l'origine de mutineries. Voivenel ne l'oubliera jamais ; ayant rencontré Pétain, il lui sera fidèle, l'invitera à inaugurer le monument du village et correspondra avec lui jusqu'en 1942. En 1940, il refusera tout de même l'équivalent du ministère des sports sous Vichy et ne partageant pas les mesures prises alors sur la question juive, cessera tout contact avec Pétain en 1942.

Bourdelle : En 1922, le comité des Pyrénées de rugby souhaite ériger un monument dédié à Alfred Mayssonnié joueur de l'équipe du Stade toulousain championne de France en 1912. Paul Voivenel président du comité, fort de ses relations parisiennes, sollicite Antoine Bourdelle et c'est le début d'une grande et indéfectible amitié. Deux œuvres témoignent de cette solide relation, l'« Héraclès archer » toulousain et « La Guerre ou Figures Hurlantes », sculpture située à Capoulet-et-Junac.

Mayssonnié : Alfred Mayssonnié était le demi de mêlée du Stade toulousain et de l'équipe de France, sélectionné trois fois de 1908 à 1910, adjudant au 259^e R I de Foix, camarade et ami de Voivenel. Le 8 septembre 1914 au soir, Voivenel apprend la mort au combat de son ami et l'inhumation du corps par le capitaine Mouniq, coéquipier au Stade toulousain de Mayssonnié. Après un premier essai infructueux, Voivenel aidé du plan donné par le maréchal des logis Moulines, part avec quelques hommes, retrouve l'endroit où est enterré son ami. Ensemble, ils construisent alors une sépulture décente en attendant la fin de la guerre. Lorsque Bourdelle accepte de faire l'« Héraclès », il lui demande de faire aussi le buste de Mayssonnié tombé au champ d'honneur dans la vallée de la « Sélouze » et de le joindre à l'édifice.



Le corps de Mayssonnié, tombé près de la route reliant Souilly à Osches (Meuse), a été inhumé dans la carrière située à droite, après le bois représenté par la zone hachurée.

6 Dessin paru dans : Paul Voivenel, Avec la 67^e division de réserve, librairie des Champs Elysées, 1937, p. 138.

Capoulet-et-Junac : Sa femme étant originaire de Capoulet-et-Junac, Voivenel choisit d'adopter son village jusqu'à sa mort. Il en fera son village « renatal ». Maire en 1935, il inaugure le « Ca-Ju » en décembre 1936. L'école de Junac ayant été fermée, Voivenel crée le cercle communal des « Cajuciens de la petite république de Cajutie » qui a même son hymne. L'école de classe est transformée en salle de spectacle, une bibliothèque est créée grâce à plus de 300 livres provenant de dons d'amis de Voivenel, sollicités. Des conférences seront données au cours de nombreuses années. Jeunes et anciens réalisent les travaux d'aménagement « à l'œil », et organisent, ensemble ou séparément, l'espace : c'est pour cela que l'insigne de « Ca-Ju » est l'abeille et la devise « Tu n'emporteras dans la tombe que ce que tu auras donné ». Le « Ca-ju » n'est plus en activité de nos jours.



« LUZENAC le 18.7.60 / R. Rabastens », inscriptions portées au dos de la photographie.⁷
© Musée Paul Voivenel, Capoulet-et-Junac

Paul Voivenel et les femmes

« La fonction sacrée de la femme est la création et la protection de la vie. La maternité heureuse est son épanouissement dans la loi de l'espèce ». Pour lui, le rôle de la femme est de servir son mari et d'éduquer ses enfants. Il vit à une époque où l'homme peut tout se permettre. Il est d'usage de tromper sa femme et ses deux femmes le seront. Elles en souffriront en silence.

⁷ Paul Voivenel est en grande discussion à Luzenac avec Gaston Dominique, dit « Dominique », artiste régional d'exception et inventeur du personnage « La Catinou ».

La place de la femme dans notre société est alors à la maison. L'homme travaille pour apporter le soutien matériel au foyer, la femme s'occupe du logement et de l'éducation des enfants. Elle dépend de son mari (dans les années 1960, encore, elle n'a pas le droit d'avoir un compte bancaire et un chéquier sans l'accord de son mari).

Voivenel ne considère cependant pas la femme comme un être inférieur qui doit être guidé, mais comme un être complémentaire. « Défauts et qualités de la femme et de l'homme (à intelligence égale) sont vraiment complémentaires parce qu'ils sont différents comme deux électricités de sens contraire ». Il considère que la vocation de la femme est la maternité et le maintien du foyer à l'instar de madame de Staël : « Il faut élever la femme avec la préoccupation constante qu'elle sera la compagne de l'homme et la mère de l'enfant ».

Pourtant France Voivenel sa deuxième femme sera maire de Capoulet-et-Junac au cours de plusieurs mandats. Quel serait le sentiment de Voivenel aujourd'hui sur la place de la femme dans la société ?

Que reste-il de Voivenel ?

Les villes de Séméac (Hautes-Pyrénées) avant 1966, Tonneins (Lot-et-Garonne), Toulouse (Haute-Garonne) en 1982, honorent Paul Voivenel en donnant son nom à une rue. Dans la ville rose, la « rue du docteur Voivenel » dessert l'impasse du même nom et les impasses dites « de Capoulet » et « Campagnou ». Dans cette ville enfin, une plaque aujourd'hui disparue, était apposée en septembre 1970 sur la façade de l'hôtel au 18 rue de la Dalbade dans lequel était son appartement.

À Niaux, commune limitrophe de Capoulet-et-Junac, une cloche d'airain porte son patronyme.

Depuis 1970, la coupe France-Paul-Voivenel initiée alors par l'Union Sportive de Foix, lance, après les premiers footings, la saison du rugby amateur ariégeois.

Enfin, la commune de Capoulet-et-Junac inaugure le 8 août 1992 le musée Paul Voivenel. Situé au-dessus de la mairie, « la Petite maison renatale » abrite l'original de la sculpture d'Antoine Bourdelle pour le monument aux morts.

Le musée raconte la Grande Guerre vécue par Voivenel et retrace les grandes heures de la vie du médecin, de l'homme de lettres, du conférencier, de l'homme de radio, de l'ami des arts et du sportif amoureux du rugby. Le bureau de Voivenel et les objets qu'il affectionnait l'attendent encore avec la bibliothèque et ses livres. À proximité, la cheminée est ornée d'un médaillon du profil gauche d'Alfred Mayssonnié. Et, au dernier étage, de nombreux maillots et ballons, souvent paraphés de signatures prestigieuses, des dons, témoignent avec d'autres objets de l'affection du monde de l'Ovalie à son ancien président d'honneur.



Élévation principale sur rue du musée Paul Voivenel à Capoulet-et-Junac

Le musée est ouvert du 15 juillet au 15 août de 10h30 à 12 h et de 14h30 à 18 h (sauf les mercredis). Hors saison, sur rendez-vous au 05 61 05 69 79

« Il faut bien que les feuilles tombent pour que les nouveaux bourgeons apparaissent »